

mystiques le Jeudi-Saint, Voltaire souffre le 24 août une petite mort : « affaissement des organes », « intermittence » et « vivacité » du pouls, ambiance mortuaire de la maisonnée... Le supplicié par imagination agonise de la souffrance des victimes : « il semble que son cœur soit ulcéré de toutes les plaies que la persécution religieuse a faites aux hommes ». La « crise périodique », autant que nous sachions, ne développera tous ses symptômes que dans la vieillesse du patient. Mais déjà Voltaire jeune souffrait cette passion, quand, fenêtres closes, sans manger ni dormir, il évoquait les spectres terribles.

*

**

Dans le voyage de 1722 aux Pays-Bas, Voltaire accompagnait Mme de Rupelmonde. Cette dame, beauté rousse et facile, « à une âme pleine de candeur et un penchant extrême à la tendresse, joignait une grande incertitude sur ce qu'elle devait croire »¹⁹⁵. Elle voyait que Voltaire allait, Polyeucte insolent, troubler l'office à l'église des Sablons et à la synagogue. Elle l'entendait discuter avec les prédicants des diverses sectes : elle voulut profiter, elle aussi, de ce prosélytisme. Elle confia à son ami « ses doutes et ses perplexités ». Voltaire ne se fit pas prier. Il versifiait pour l'« incertaine Uranie » une épître apostolique, quand, sur le chemin du retour, le couple visita à Bruxelles le grand Rousseau. Un jour que tous trois se promenaient aux environs de la ville, Voltaire, cédant à la fois à la vanité d'auteur et au zèle du prosélyte, tira de sa poche son poème et le lut à l'auteur présumé de la *Moïsade*. Mais le maître se récria. Il interrompit d'autorité la lecture, et, le disciple ajoutant à ses impiétés celle de critiquer une ode du vieux lyrique, voilà les deux poètes mortellement brouillés¹⁹⁶.

Voltaire comprit un peu tard son imprudence. Il avait donné à son ennemi une arme dont celui-ci ne tarda pas à le menacer¹⁹⁷. Aussi Voltaire, rentré à Paris, cacha-t-il soigneusement la dangereuse *Épître*. Quand, vers 1731, il en laissera circuler des copies, Rousseau la reconnaitra sous son nouveau titre d'*Épître à Uranie*. Rousseau assure que le texte de 1722 était beaucoup plus révoltant : le Christ « y étoit qualifié d'une épithète » dont le pieux Rousseau ne peut se souvenir « sans frémir »¹⁹⁸. Mais il ne reste nulle trace de l'horrible épithète dans les versions qui nous sont parvenues. De celles-ci quelle est la date ? Il n'est pas possible de démontrer qu'aucun des manuscrits connus soit anté-

195. DUVERNET : *Vie de Voltaire*, p. 51-52. Duvernet dit, p. 318, que la source de son récit est Thiriot.

196. La scène est connue par les deux récits concordants de Duvernet et de J.-B. Rousseau : *Œuvres*, t. V, p. 208-9.

197. Best. 240.

198. SENNEMAUD : *Pensées philosophiques...*, 1756, p. 94, cite le « pendu de Judée » comme une expression de l'*Épître à Uranie* ; mais elle ne se trouve dans aucun des ms collationnés par M. Wade. Serait-ce l'épithète dont frémissait J.-B. Rousseau ? Le P. Sennemaud a-t-il connu une version archaïque de l'*Épître* ?

ricur à 1731 ; et l'on ignore quand, entre 1722 et 1731, Voltaire révisa son poème et quelle fut l'importance de cette révision¹⁹⁹. L'on ne peut donc savoir si cette œuvre importante a subi ou non l'influence du séjour en Angleterre. Quelques considérations pourtant font pencher pour la négative. En 1722, quand il composait son *Épître*, Voltaire avait demandé à Thiriot de lui envoyer le poème sur la *Grâce* ; or, la première partie de l'*Uranie* est une seconde réponse à Louis Racine²⁰⁰. D'autre part, dans notre texte, Voltaire ne connaît que deux « portraits » du Dieu chrétien, tandis qu'après le séjour en Angleterre, il tirera argument de la diversité des sectes. Enfin l'on sait qu'à partir de 1730, Voltaire, initié aux découvertes de Newton, découvrira Dieu dans l'ordre du cosmos ; mais l'*Uranie* n'expose pas encore ce thème. Ces considérations de critique interne ne sont pas décisives ; mais, en l'absence de preuves, elles fournissent des indices non négligeables.

Si notre texte est, pour l'essentiel, antérieur à 1726, il faut en conclure qu'avant l'influence anglaise la révolte de Voltaire avait commencé à évoluer vers l'affirmation. Certes la négation, dans l'*Uranie*, l'emporte, et de beaucoup. L'*Épître* résume en les précisant les refus déjà formulés. Voltaire avance

Au plus profond du sanctuaire
D'un Dieu mort sur la croix [...] ²⁰¹,

et, comme dans les sombres imaginations de la *Henriade*, ce sanctuaire est une caverne où règne « l'horreur d'une éternelle nuit » ! Qui l'attend au fond de ces ténèbres ? Les prêtres et le Dieu terrible :

[...] un Dieu que je devrais haïr,
Un Dieu qui nous forma pour être misérables,
Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir ²⁰².

Ce Dieu méchant accable l'humanité d'un fléau pis que la peste

199. Le texte de Pest. 403, à Thiriot, 30 juin 1731, est équivoque. Voltaire dit qu'il a « revu » et « corrigé avec soin » les « petites pièces fugitives » qu'il a en portefeuille ; il ajoute qu'il enverra à Thiriot l'*Épître à Uranie*. Faut-il comprendre les 132 vers de l'*Uranie* parmi les « petites pièces fugitives » soumises à correction ? De toutes façons, les expressions employées ne permettent pas de déterminer s'il s'agit d'un épluchage de détail ou d'une refonte générale.

200. Les vers 69-72 de l'*Épître à Uranie*, édit. Wade, répondent à ce que la IV^e partie de la *Grâce* disait du péché originel. Les vers 73-6, « Assis dans la nuit du mensonge [...] », répliquent aux vers de L. Racine, p. 63 : « Assises loin du jour [...] ». — Dans les vers à Louis Racine, Voltaire avait dit :

Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un Père,
il répète, dans l'*Uranie*, s'adressant à Dieu (v. 95) :

On te fait un tyran, en toi je cherche un Père.

201. *Épître à Uranie*, édit. Wade, v. 17-18.

202. *Ibid.*, v. 24-7.

d'*Oedipe*. Il engloutit sa créature dans le Déluge, et les « nouveaux humains » qu'il tire de la poussière ne valent pas mieux que les anciens. Voltaire refuse aussi bien l'idée d'un Dieu fait homme. L'Incarnation lui paraît « indigne » de la majesté divine : cette partie de l'*Épître* développe les insinuations de l'ode sur le *Vrai Dieu*²⁰³. Un Christ triomphant paraît alors, dans une gloire de style jésuite. Voltaire accepterait à la rigueur ce « portrait », sans y croire²⁰⁴. Mais il conseille à Uranie de préférer la Religion naturelle, gravée par Dieu au fond des cœurs. Le vrai Dieu, celui de cette religion, ne juge pas les hommes sur leurs dogmes, mais sur leurs vertus. A son regard toutes les confessions sont égales. Il approuve tout ce qui est dans la Nature créée par lui, par exemple l'usage que l'« incertaine Uranie » fait de ses charmes²⁰⁵. Depuis le temps où il prêchait Mme de G..., Voltaire connaît « l'art de lever les scrupules » ! Dans l'*Uranie*, cette religion naturelle n'est pas une nouveauté, non plus que les refus du Dieu terrible et du Dieu fait homme auxquels elle fait contrepoids.

Mais, dans ce poème, la révolte a un accent qu'aucune œuvre de Voltaire n'avait encore fait entendre. La réponse à Louis Racine est répétée, presque mot pour mot, mais ici le terme antithétique du Dieu-tyran prend valeur par lui-même. Voltaire cherche Dieu :

Je demande ce Dieu que l'Europe révère.
Je l'implore, il se tait ; je le cherche, il me fuit ²⁰⁶.

Voltaire s'acharne longuement contre les « images indignes » que lui proposent les prêtres. Ces fantômes écartés, il se tourne vers le Dieu véritable :

Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux,
Une voix plaintive et sincère ;
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
Mon cœur est ouvert à tes yeux ;
On te fait un tyran, en toi je cherche un Père.
Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux ²⁰⁷.

« Une voix plaintive et sincère » : dans ce poème étranger à toute polémique, qui fut écrit pour rester en portefeuille, l'appel à Dieu n'est pas un calcul. Elan nerveux, qui naît et meurt dans l'instant, sans convertir l'âme négatrice d'où il fuse : mais le fait que ce cri ait été poussé prouve que la révolte de Voltaire est en train de changer de signe. Elle cherche au ciel un Père ; la haine du Dieu tyran demande un objet d'amour. L'*Épître à Uranie* n'exprime encore qu'une quête. Ce Dieu imploré n'est

203. *Ibid.*, v. 46-85.

204. *Ibid.*, v. 97-111.

205. *Ibid.*, v. 112-132.

206. *Ibid.*, v. 18-18a. Ces vers ne se trouvent que dans un seul ms, mais qui a chance d'être le plus ancien (cf. Ira O. Wade, P.M.L.A. 1932, p. 1077).

207. *Ibid.*, v. 91-96.

encore que l'objet très vague de l'aspiration qui monte vers lui. Mais depuis Pascal, on sait que chercher Dieu, c'est déjà l'avoir trouvé.

*
**

Entre la sortie du collège et la bastonnade du chevalier de Rohan, Voltaire a produit trois œuvres importantes, *OEdipe*, la *Henriade*, et l'*Épître à Uranie*, qui attestent en lui la précocité de l'obsession religieuse. Déjà il écrit pour professer sa foi ; il faut qu'on sache qu'il est déiste et non chrétien. Cette prise de position était-elle, vers 1720, originale ? En aucune façon. Le peu d'idées que contiennent ou sous-entendent les textes de Voltaire antérieurs à 1726 se trouve déjà partout. Depuis trois-quarts de siècle, le rationalisme classique fait subir aux idées religieuses une élaboration remarquable même chez les tenants de l'orthodoxie. L'Être souverain, conçu par Bossuet, par Fénelon, par Malebranche, est une entité philosophique, sur laquelle, de l'aveu d'un apologiste²⁰⁹, déistes et chrétiens sont d'accord. Cette pénétration du rationalisme dans l'Église a développé la controverse théologique au détriment du sentiment religieux. Au moment de l'*Unigenitus*, l'Église de France regorge de docteurs et manque de saints. L'atmosphère du temps n'est d'ailleurs pas favorable à l'esprit de renoncement. La cour et la ville offrent mille plaisirs, perfectionnés par les progrès du luxe. Des éducateurs comme les Jésuites, désireux de former au moins des chrétiens passables, cherchent à conclure un compromis avec l'esprit du siècle. La religion de leurs élèves, religion de « l'honnête homme », « fuit toute extrémité », celle de l'impicité comme celle de la dévotion.

C'était encore trop demander. Au début du XVIII^e siècle, les déistes sont probablement assez nombreux, du moins dans l'aristocratie et dans la grande bourgeoisie. Voltaire reproduit leurs idées, sans originalité. Elles sont, pour l'essentiel, celles du Temple. Elles se retrouvent, vers le même temps, dans des œuvres clandestines qu'il n'a probablement pas lues. Elles se retrouvent encore parmi les « différentes choses » du *Recueil* du marquis de Lassay, édité confidentiellement en 1727. Comme Voltaire, Lassay a fréquenté Chaulieu et Bolingbroke. Pourtant Lassay croit ne devoir qu'à ses réflexions personnelles les idées religieuses qu'il propose²¹⁰. Or, ces idées, il les a découvertes en même temps que quelques milliers de déistes, parmi lesquels Voltaire. Les habitants de son royaume de Félicie, « sans admettre ni livres ni révélations, adorent un Être Suprême, et cherchent à pratiquer la Vertu ; voilà toute leur Religion »²¹¹. Ils condamnent « le plus petit scrupule à l'égard de la jouissance des biens, dès qu'on en peut jouir sans faire tort à per-

²⁰⁸. V. 21-22.

²⁰⁹. ASSELIN : *Réflexions pour disposer les déistes...*, 1725, p. 35.

²¹⁰. DE LASSAY : *Recueil de différentes choses*, 1727, t. II, p. 311. Voltaire fréquenta le marquis de Lassay en 1732 (Best, 446).

²¹¹. DE LASSAY : *Recueil...*, t. I, p. 137.

sonne »²¹². Lassay déteste la méchanceté des dévots²¹³ ; il sait que les religions révélées sont d'extravagantes impostures²¹⁴, et que la loi de Nature est seule divine et seule universelle²¹⁵. Les Persans de Montesquieu insinuaient déjà tout cela, plus plaisamment. Usbek se demande naïvement si les chrétiens, ces Infidèles, seront tous damnés par Allah²¹⁶. Il s'étonne de la bizarre variété des rites ; il s'assure que, « dans quelque religion qu'on vive », l'observation de la morale est le premier acte de religion²¹⁷. Il est impossible de connaître les perfections de Dieu, mais très facile de connaître ses préceptes²¹⁸. Les docteurs ont tort de le représenter comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance²¹⁹. Et, à la réflexion, Usbek se dit qu'il est avantageux à un Etat de tolérer plusieurs religions²²⁰. Le tout égayé de saillies contre moines, mollaks, dervis, mufti et pape. Tout différent de ton et autrement sérieux, un opuscule de Leibniz, resté inédit jusqu'au XX^e siècle, exprimait encore une pensée déiste, sous la forme d'un *Parallèle entre la raison originale ou la loi de la nature et les différentes religions* : « la raison étant une lumière suffisante pour guider nos actions ordinaires, et pour nous mener à la connaissance de Dieu et à la pratique des vertus [...], elle est le principe d'une religion universelle et parfaite qu'on peut appeler avec justice la Loi de la Nature »²²¹. Le philosophe allemand se prononce même contre l'ascétisme²²².

On mesure l'ampleur d'un mouvement d'idées qui faisait converger vers le déisme des esprits aussi divers que Leibniz, Montesquieu, Lassay et Voltaire. La faible originalité du dernier apparaît encore à la lecture des *Réflexions* de l'abbé Asselin *pour disposer les déistes à l'examen des vérités de la Religion* : pas une des idées de Voltaire qui ne s'y trouve exprimée et combattue, bien ou mal²²³.

Vers 1725, les déistes ne sont même plus à l'avant-garde du mou-

²¹². *Ibid.*, t. I, p. 105.

²¹³. *Ibid.*, t. I, p. 16.

²¹⁴. *Ibid.*, t. II, p. 313.

²¹⁵. *Ibid.*, t. II, p. 318.

²¹⁶. *Lettres Persanes*, édit. Carcassonne, t. I, p. 75.

²¹⁷. *Ibid.*, p. 93.

²¹⁸. *Ibid.*, t. II p. 6.

²¹⁹. *Ibid.*, p. 28.

²²⁰. *Ibid.*, p. 31.

²²¹. P. p. J. BARUZI : *Leibnitz et l'organisation religieuse de la terre*, p. 487.

²²². *Ibid.*, p. 488.

²²³. ASSELIN : *La Religion, poème, avec un discours pour disposer les déistes*, etc., Paris, 1725. Les déistes ne font consister le culte que dans nos sentiments naturels ; ils « admettent sans examen l'indifférence de toutes les Sectes » ; c'est faire injure à Dieu que de juger de ses attributs selon les idées chrétiennes ; la raison doit « nous servir à penser de lui d'une manière plus conforme à sa grandeur » (p. 36). « Les témoignages de l'Écriture ne sont rien pour eux » (p. 37). Autre objection : « Comment accorder l'idée de la bonté divine avec cette multitude presque infinie de Nations qui périssent ; et qui périssent pour être privées de la lumière de l'Évangile » (p. 49).

vivement philosophique. Il existait à Paris des cercles d'athées. Au café Procope, on daubait sur « M. de l'Être »²²⁴ ; au café Conti, Boindin expliquait l'athéisme²²⁵ ; chez le comte de Plelo, siégeait, autour d'un abbé Guillaume, un concile d'athées²²⁶. Voltaire ne s'est pas mêlé à ces parlotes, mais il a beaucoup fréquenté une autre société d'athées, celle de M. de Maisons. Grimm assurera, dans sa *Correspondance* de 1768, que les familiers du président, Voltaire excepté, étaient tous athées : l'assertion est confirmée par d'autres témoignages²²⁷. Or Grimm ajoute que ces fortes têtes d'athées « se cachaient alors de M. de Voltaire, à cause de sa jeunesse, et parce qu'il avait été de tout temps déiste zélé ». Tant il est vrai que ce Voltaire qui dénigre les penseurs du Grandval a toujours souffert d'une certaine faiblesse de cervelle ! La part faite à la malveillance dans cet écho de journaliste, il est sûr que Voltaire, vers 1725, n'est pas un extrémiste. Et pourtant, il est un déiste violent. Tandis que les autres déistes sont discrets et prudents, faisant même profession, comme le marquis de Lassay, de respecter la religion établie²²⁸, Voltaire, brutalement agressif, scandalise les bonnes âmes, émeut les autorités, provoquant, par exemple, une protestation du nonce contre la *Ligue*²²⁹.

Par ce paradoxe d'une révolte dont la violence ne s'empporte pourtant pas jusqu'aux positions extrêmes de l'athéisme, Voltaire tranche sur le commun des déistes. Son originalité ne peut s'expliquer que par la sensibilité d'une âme singulière. Voltaire a mis dans ses œuvres de jeunesse assez peu d'idées. L'important pour lui n'est pas encore de tisser des raisonnements. Il compose une tragédie, une épopée, parce que dans ces fictions il exprime et combat son obsession des puissances sombres. Les expériences, noyées dans les brumes du passé, d'où procèdent la phobie du Dieu-tyran et du prêtre cruel, échappent à l'investigation. Mais elles expliquent diverses attitudes de Voltaire jeune. Il a besoin de se jeter dans le feu d'artifice si gai que tire la Régence. A la table des grands, où pétillent les bons vins et les bons mots, dans les coulisses où les femmes sont « toujours badines »²³⁰, Voltaire s'enivre des brillants plaisirs de la vie. Par le même besoin de gaité chaleureuse, il aime l'amitié. Voltaire a aimé Fyot de la Marche, assez vivement pour souffrir de ses froideurs. Il a aimé Génonville, il aime de Maisons, avec une tendresse caressante et une sensibilité vraie. Après six ans, le souvenir d'un cher disparu lui arrache un soupir de mélancolie :

224. DUCLOS : *Œuvres*, édit. 1821, t. I, p. 21-22.

225. *Arch. de la Bastille*, XIV, p. 221.

226. G. LANSON : « Questions diverses », *R.H.L.*, 1912, p. 21-24.

227. *Correspondance littéraire*, janv. 1768, t. VIII, p. 10 (à propos du dîner du comte de Boulainvilliers). Le 31 juil. 1731, Cideville demande à Voltaire « si mr de Maisons persiste dans son athéisme » (Best. 407). Le 4 janvier 1778, L. 338, Voltaire écrit à d'Alembert que le président de Maisons prit chez lui Dumarsais, « sur ce qu'on disait qu'il était athée ».

228. DE LASSAY : *Recueil*..., t. II, p. 318.

229. DESNOIRESTERRES : *Jeunesse de Voltaire*, p. 300.

230. X, 221.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis...
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime
Et qui n'ont pas connu la douceur de pleurer²³¹.

Son amitié, comme chez d'autres l'amour, est aveugle. Il aime Thiriot ; il ne le connaît pas. Il s'est livré d'emblée à l'amitié de Desfontaines, il s'est dépensé pour le tirer de Bicêtre ; il le connaît encore moins. Il se trompe fréquemment sur les hommes. Il croit que le duc de Sully est son ami, quand il n'est que son protecteur. Il tombe facilement dans une faute ordinaire à la jeunesse : il est trop confiant. Il lit les vers impies à J.-B. Rousseau, et il s'attend à recueillir des applaudissements. Comment ne ferait-il pas confiance à Dieu, lui qui fait confiance à J.-B. Rousseau ? Il prend les hommes pour meilleurs qu'ils ne sont, il croit qu'ils sont naturellement faits pour s'aimer ; la dureté fanatique l'indigne comme un attentat à son idéalisme, ou à ses illusions. Idéalisme ou illusions, il y revient après chaque déception. Optimiste par vocation, il s'y attache comme il s'attache à l'idée d'un Dieu bon. Ce Dieu, père indulgent, couvre de sa garantie ses jouissances de voluptueux et ses confiances d'ami tendre. Voltaire croit en lui, parce qu'il a besoin de croire à la bonté de la création et des créatures. Il croit en lui parce qu'il est son allié contre le Dieu-tyran.

Mais au milieu des plaisirs une inquiétude subsiste. La maladie, qui depuis 1723 est installée dans l'être de Voltaire, cette maladie qui est l'apprentissage de la mort, empêche la gaité de dissiper tout à fait ses angoisses. Déjà, Voltaire a essayé d'une autre cure. Il s'est mis à lire Malebranche et Locke. Il projette de visiter l'Angleterre, cette patrie de Bolingbroke où les hommes savent penser. Déjà, il cherche dans les lumières et les certitudes de la raison une assurance intérieure, dont la crise de 1726 lui fera sentir impérieusement le besoin.

231. X, 265.